

ETC



Entre la culture populaire et l'avant-garde

Christian Marclay, *Replay*, DHC/ART. Montréal. 30 novembre 2008 — 29 mars 2009

Virginie Doré Lemonde

Numéro 87, septembre–octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doré Lemonde, V. (2009). Compte rendu de [Entre la culture populaire et l'avant-garde / Christian Marclay, *Replay*, DHC/ART. Montréal. 30 novembre 2008 — 29 mars 2009]. *ETC*, (87), 54–55.

Actualités/Expositions

Montréal

Entre la culture populaire et l'avant-garde

Christian Marclay, *Replay*, DHC/ART, Montréal.
30 novembre 2008 – 29 mars 2009

euvent depuis plus de 25 ans dans les milieux artistiques d'Europe et des États-Unis, Christian Marclay, artiste multidisciplinaire unique en son genre, a proposé à la galerie DHC/ART une exposition rétrospective soulignant son intérêt pour

la fusion entre différentes formes d'art.

Né aux États-Unis mais formé en Europe, Marclay est un artiste polyvalent, ce dont *Replay* fait état. Conçue et présentée pour la première fois à la Cité de la musique de Paris, présentée ici en première nord-américaine, l'exposition démontre la passion de

plus audacieuse en utilisant par la suite le spectateur comme réceptacle d'explorations sonores qui s'éloignent de la musique pour se rapprocher du bruit proprement dit, que ce soit dans le studio d'écoute, où certains visiteurs s'assoient, lisent et endurent les bruits assourdissants, ou devant les œuvres *Gestures* (1999) et *Record players* (1984). Dans *Gestures*, qui représente quatre moniteurs dans lesquels quatre tables tournantes sont manipulées simultanément par l'artiste, Marclay scratche et empêche les disques de tourner de la façon habituelle : « Je veux rompre nos habitudes d'écoute. Quand un disque déraile ou saute, ou que l'on entend le bruit de la surface, nous essayons d'en faire abstraction le plus possible afin que le flux musical ne soit pas rompu. J'essaie de rendre les gens conscients de ces imperfections, de les accepter comme de la musique; l'enregistrement est une sorte d'illusion alors que la rayure sur le disque est plus réelle³ ». Dans *Record players*, des musiciens s'amuse à détruire des disques de façon rythmique, donnant l'impression que les disques crient, qu'ils veulent éviter la complète destruction physique.

Hommage et critique du cinéma hollywoodien

Dès l'entrée de l'exposition, l'œuvre *Téléphone* (1995) présente un collage de plusieurs scènes issues de classiques du cinéma américain, dans lequel les personnages entendent sonner le téléphone, y répondent et écoutent l'interlocuteur. Avec humour, les images finissent par nous donner l'impression d'assister à une seule conversation, alors que Marclay s'attaque d'une certaine façon aux acteurs, aux films et aux musiques de film qui ont contribué à la création d'une mythologie américaine véhiculée par le cinéma hollywoodien.

L'une des installations les plus impressionnantes de l'exposition est sans conteste *Crossfire* (2007), où quatre immenses écrans entourent le spectateur pour le prendre en otage. Les images proviennent de films américains dans lesquels des coups de feu sont tirés directement vers la caméra. Le spectateur devient actif plutôt que passif, prisonnier des images et des sons. La violence et l'arme à feu, représentées à outrance dans le cinéma hollywoodien, incitent à une confusion entre fiction et réalité, et sont directement dirigées vers nous, cible immobile figée devant l'assaut. « Ces opérations violentes sont soigneusement orchestrées : des partitions de sons et d'images précisément arrangées diminuent et augmentent pendant que les éclats sonores, ponctués de silences, créent des tempos fascinants⁴ ».

Autre installation fascinante, la *Video Quartet* (2002) qui propose, également sur quatre écrans, des scènes de films américains où l'aspect narratif est interrompu pour laisser les personnages jouer de la musique, danser, ou faire du bruit. La représentation visuelle de la musique et du son, construite en se donnant de faux airs d'improvisation, semble être une façon de revisiter l'histoire du peuple américain, à travers la musique et le cinéma. L'artiste donne ainsi l'impression de rendre hommage aux légendes qui ont contribué à construire un imaginaire collectif nord-américain à travers ces deux formes d'art.

En conclusion, c'est en ayant recours à la performance, au montage d'images et de sons apparemment sans rapport entre eux et à la transposition d'œuvres déjà existantes en *ready-mades*, que Christian Marclay propose au spectateur de redéfinir des conceptions qui nous semblent déjà établies. Nous sommes conviés à nous questionner sur la spécificité de chaque forme d'art, et sur le rapport que nous entretenons avec chacune d'elles.

VIRGINIE DORÉ LEMONDE

Virginie Doré Lemonde a complété une maîtrise en Études cinématographiques à l'Université de Montréal, portant sur la représentation de l'artiste moderne au cinéma. Au printemps 2009, elle a participé à l'organisation du festival de films de La Rochelle.

NOTES

¹ *Replay Marclay : catalogue d'exposition*, Cité de la musique, mars-mai 2007, Cité de la musique, RMN, Paris, 2007 [94 MA].

² Brice Curiger, *Arranged and Conducted by Christian Marclay*, Zurich, Kunsthaus Zurich, 1997, p. 56.

³ *Replay Marclay : catalogue d'exposition*, Cité de la musique, mars-mai 2007, Cité de la musique, RMN, Paris, 2007 [94 MA].

⁴ John Zeppetelli, *Replay, Christian Marclay*, livret d'exposition, Montréal, 2008.



l'artiste pour la musique et le cinéma. Passion qui se traduit par la déconstruction des sons, matériaux, images, et du rapport entre ceux-ci. Il déstabilise ainsi le spectateur, habitué à être en présence de ces formes d'art. En fait, c'est donc parce que la musique et le cinéma sont des arts populaires que cette exposition est accessible, mais la déconstruction formelle de ces médiums artistiques la rend extrêmement dérangement, voire parfois insupportable.

Proposant un univers se rapprochant de la musique et de l'imagerie punk, ponctué de références à la musique parfois cacophonique des Velvet Underground, Marclay s'avoue également influencé par les *ready-made* de Marcel Duchamp et par le mouvement Fluxus, qui tous deux rejetaient les institutions et se questionnaient sur la notion d'œuvre d'art. « Il en résulte une expérience polysensorielle intense combinant les univers visuels et sonores avec une nette référence à l'essence de la culture pop et aux traditions prônées par certains artistes d'avant-garde, tels John Cage et Laurie Anderson¹ ». Avec un brin d'irrévérence et de provocation, Marclay s'amuse donc à bousculer le spectateur dans son rapport à l'art dit populaire.

Une expérience auditive, visuelle et audiovisuelle

Dans *Fast Music* (extrait de *Commercial Eruption*, film de Yoshiko Chuma, 1982), présentée en début d'exposition, l'artiste avale littéralement un disque vinyle. Ainsi, Marclay devient lui-même le réceptacle de l'œuvre musicale. Et cette dernière se révèle matérielle : « La musique est un matériau. La technologie l'a transformée en objet, et une grande partie de mon travail porte sur cet objet autant que sur la musique. [...] On ne pense pas nécessairement à la musique en tant que réalité tangible, mais elle a des manifestations tangibles² ».

Cette utilisation matérielle de la musique s'avère un élément clé de l'exposition *Replay*. En effet, Marclay expérimente de façon encore

